Théia
ISSN : 3074-5527
Publisher : Université Lumière Lyon 2

3 | 2026
Histoire expérimentale et sensorialité

Le sentiment du fer. Remettre en mouvement l'escrime de guerre

The Feel of Steel: Reviving Military Fencing

Ju Garry-Combet

http://publications-prairial.fr/theia/index.php?id=798

DOI : 10.35562/theia.798

Electronic reference
Ju Garry-Combet, « Le sentiment du fer. Remettre en mouvement l'escrime de guerre », *Théia* [Online], 3 | 2026, Online since 23 novembre 2026, connection on 25 novembre 2026. URL : http://publications-prairial.fr/theia/index.php?id=798

Copyright
CC BY-NC-SA 4.0

Prairial
Pôle éditorial
Lyon Saint-Étienne

Le sentiment du fer. Remettre en mouvement l'escrime de guerre

The Feel of Steel: Reviving Military Fencing

Ju Garry-Combet

OUTLINE

Le chant du cygne de la guerre au corps à corps
De l'escrime dans la bataille ?
Découvrir l'escrime de guerre
Le sentiment du fer
Reconstituer l'escrime de guerre, à pied, à cheval, en uniforme
Approche de l'escrime à pied
En selle !
L'effort en uniforme
Comprendre en pratiquant

TEXT

Le chant du cygne de la guerre au corps à corps

De l'escrime dans la bataille ?

1 Les applications létales de l'escrime, et même des escrimes, ne sont pas mystérieuses. Les duels ont été étudiés de longue date [1] (tout autant que fantasmés !) et les récits médiévaux ou renaissants d'escarmouches chevaleresques où la victoire se décide au fil de l'épée abondent, que ce soit dans la littérature romanesque ou les chroniques. Mais qu'en est-il des périodes plus récentes ? Que se passait-il vraiment sur les champs de bataille, à l'arme blanche, sans chevalier, à l'âge des armées massifiées, voire industrialisées ?

2 Les armes blanches, bien que disparaissant lentement, y sont encore présentes. Et cette présence inonde toujours l'imaginaire populaire occidental, et même au-delà : officier portant le sabre (ou l'épée),

fantassin avec son fusil à baïonnette, cavalier maniant le sabre ou la lance… Nous les voyons dans les musées, les collections, sur les marchés aux puces, nous les croisons dans les œuvres artistiques et culturelles, mais les connaissons-nous vraiment ? Au-delà de leur description matérielle, que sont-elles réellement, et surtout qu'ont-elles été ? Des objets de décoration ou des symboles de fonction, pour les défilés ou les cérémonies ? Des armes à ne sortir que lors de duels ? Ou peut-être des prétextes d'études ludiques, sportives, en caserne ? Des sujets de fanfaronnades de soldat ou de critique d'une armée obsolète n'acceptant pas la toute-puissance des armes à feu ? Les soldats des périodes révolutionnaires, napoléoniennes, de la guerre de 1870 ou de la première guerre mondiale se servaient-ils de ces armes au combat ? Les images d'Épinal de charges d'infanterie baïonnette au canon, ou de cavaleries sabre au clair nous sont familières, mais il ne s'agit là, somme toute, que de déplacements, de manœuvres. Que se passe-t-il vraiment après la charge ? Y a-t-il seulement contact ?

3 L'historiographie militaire a longtemps laissé cette question de côté, s'attardant plus sur la dichotomie du « choc physique » et du « choc psychologique », présentée dès la fin du XIXe siècle par Charles Ardant du Picq [2], ainsi que sur l'impact toujours plus important du feu et de l'artillerie, reléguant finalement le maniement factuel du sabre ou de la baïonnette et, de manière générale, l'usage réel des armes blanches au combat, au rang d'épiphénomène en voie de disparition, trop insignifiante pour être sérieusement considéré. Les quelques études statistiques montrent une diminution constante du nombre de morts à l'arme blanche au XIXe et XXe siècle, allant d'une majorité lors des affrontements sous-équipés en armes à feu de la Révolution à une quasi-disparition en 1914-1918. Élodie Cabot parle de 65 % de blessures à l'arme blanche en 1793 à la bataille du Mans [3]. Les commentateurs contemporains des conflits de la deuxième moitié du XIXe siècle constataient déjà que ces chiffres étaient descendus à quelques 5 à 10 % entre les années 1850 et 1870 [4]. Enfin, on trouve le chiffre de 1 % de blessures à l'arme blanche au cours de la première guerre mondiale, dans la plupart des études sur le sujet [5].

4 Il y a pourtant beaucoup à dire sur le sabre, la baïonnette et les autres armes blanches militaires. Récemment, un petit livre de Stéphane Audoin-Rouzeau, intitulé *Les armes et la chair* [6], montrait l'étonnante

abondance de fils historiographiques que l'on peut tirer de l'étude matérielle d'un objet archéologique aussi simple qu'un couteau. Les travaux de Cédric Marty ont, par la suite, mis la focale sur le poids culturel de la baïonnette, dans la propagande et dans l'imaginaire de guerre entre 1914 et 1918 [7], une période qui représente pourtant le crépuscule de cette arme sur les champs de bataille européens. Frédéric Chauviré, quant à lui, s'est penché sur les questions relatives au combat à cheval et à la charge [8]. Il montre que les évolutions des aspects techniques fondamentaux de l'équitation au XVIII^e^ siècle, comme la question des allures, ont eu un impact jusque-là insoupçonné sur des conceptions tactiques de plus grande échelle telles que l'usage de la charge et son efficacité. Hervé Drévillon, dans *L'individu et la guerre* [9], souligne l'importance du changement de point de vue qu'apporte la période révolutionnaire sur la conception du soldat et de son rôle, et démontre que la formation technique de l'individu devient un vrai enjeu au XIX^e^ siècle. Enfin, plus récemment encore, les travaux de Dimitri Chavaroche sur le corps à corps dans la première guerre mondiale [10] ont apporté de nombreuses ouvertures sur ce qui entoure le combat à l'arme blanche : sociologie des combattants impliqués, spécialisation de régiments ou d'unités, types d'actions et contextes d'usages… Il étudie la façon dont, même de 1914 à 1918, dernière période européenne où ces armes sont encore massivement présentes, les actions de corps à corps, bien qu'effectivement rares, n'en sont pas moins utiles et adaptées à certains types de missions.

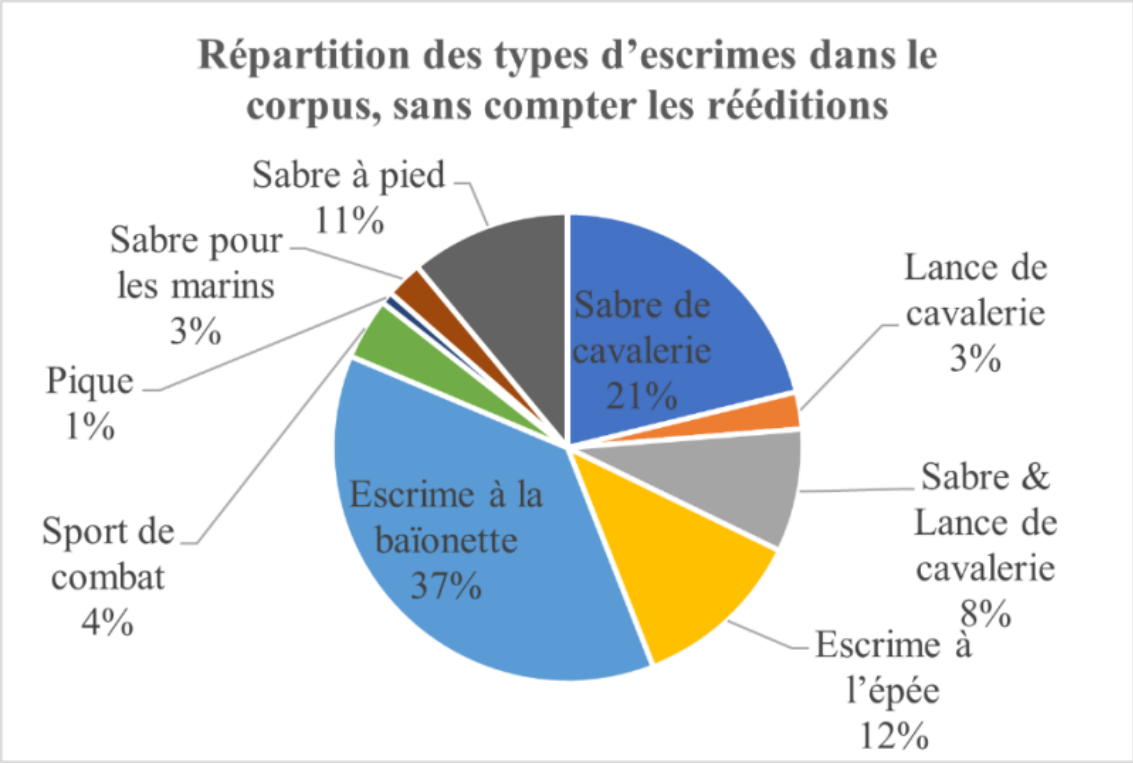
5 Ces nouvelles approches, pointant les angles morts de l'historiographie militaire, se détachent de la vision d'ensemble, en plan large, de l'histoire des batailles pour se rapprocher de l'échelle de l'individu combattant. Elles soulignent l'importance des questions techniques et pratiques. Parmi ces questions, je me suis intéressée aux techniques d'escrime pour la guerre, auxquelles j'ai consacré mon travail de thèse [11].

Découvrir l'escrime de guerre

6 En découvrant, par hasard au détour d'un vide-grenier rural, un manuel d'infanterie de 1914 contenant un chapitre entier consacré à l'escrime à la baïonnette, je ne pensais pas un jour y consacrer six

années de thèse. Et pourtant, m'inspirant des approches citées précédemment, j'ai essayé de tirer le fil (tranchant ?) des techniques (pointues [12] !) d'escrime de guerre. À la manière de ce que Dimitri Chavaroche a fait pour la première guerre mondiale, j'ai essayé de comprendre non seulement la technicité de cette forme de combat, mais aussi ce qui l'entoure : son instruction, la conception des méthodes, leur inscription dans le cadre règlementaire, les profils des instructeurs, sans oublier les maîtres d'armes militaires, en croisant le tout avec le rapport des soldats aux duels, à l'escrime sportive et à l'équitation. Enfin, j'ai recoupé les témoignages de ce type de combat chez les mémorialistes de la période révolutionnaire et napoléonienne avec le corpus technique. Et c'est précisément celui-ci qui nous intéresse ici particulièrement.

Figure 1.



Graphique tiré de l'analyse de mon corpus de thèse.

Crédit : Ju Garry-Combet, CC BY-NC-SA 4.0.

7 Avec plus de 150 références entre 1789 et les années 1920, ce corpus se révèle, pour un sujet d'apparence aussi anecdotique, d'une étonnante richesse et d'une belle diversité (fig. 1). Il est partagé entre

des manuels d'escrime à la baïonnette et d'escrime au sabre à pied, mais surtout à cheval. On y rencontre également quelques références consacrées à l'escrime de la lance à cheval, ainsi que des manuels destinés à l'escrime militaire sportive, fleuret ou sabre utilisés dans le cadre des entrainements physiques et gymnastiques des soldats en caserne, et à quelques sports de combat, qui servaient de préparation aux escrimes de guerre – typiquement, le combat à la canne (de bois) comme échauffement pour le sabre. Ici, quelques exemples, présentés chronologiquement, dont les titres sont transparents :

- Alexandre Müller, *Théorie sur l'escrime à cheval pour se défendre*, Paris, Cordier, 1816 ;
- Joseph Pinette, *L'école du tirailleur ou Maniement de la baïonnette appliqué aux exercices et manœuvres de l'infanterie*, Paris, Gaultier-Laguionie, 1837 ;
- Charles d'Argy, *Escrime du fusil appliquée aux tirailleurs*, Lyon, Dumoulin Ronet et Sibuet, 1843 ;
- Melchior Chatain, *Escrime à la baïonnette*, Blot, Paris, 1854 ;
- Ministère de la Guerre, *Instruction sur l'escrime du sabre et de la lance à cheval*, Paris, Librairie militaire, J. Dumaine, 1866 ;
- Émile André et A. Alessandri, *L'escrime du sabre à cheval*, Paris, E. Flammarion, 1899 ;
- Augustin Chambon, *Du sabre à pied, conseils pratiques sur son emploi en campagne*, Paris, Henri Charles-Lavauzelle, 1911 ;
- Eugène Labrosse, *Méthode de combat à la baïonnette du commandant Labrosse*, Clermont-Ferrand, impr. De Mont-Louis, 1917.

8 Parmi les auteurs, nous retrouvons de nombreux maîtres d'armes et instructeurs militaires (comme Pinette, Müller ou Chambon cités ci-avant), mais aussi quelques civils mettant leurs compétences en matière d'escrime au service de l'armée, par patriotisme ou par intérêt (et le plus souvent un savant mélange des deux). Il existe aussi de nombreux textes officiels, estampillés « ministère de la Guerre » qui prétendent dès 1811 réglementer et fixer des versions standardisées des escrimes de guerre à la lance, puis au sabre à cheval et enfin à la baïonnette.

9 Ce corpus est marqué par quelques caractéristiques qui lui sont propres. La plupart de ces méthodes, s'adressant à un public large, peu compétent en matière d'escrime (voir totalement novice) et

disposant d'un temps d'instruction limité, composent avec ces paramètres. Elles sont généralement courtes, avec une faible variété technique, mais une grande polyvalence, et se centrent sur de courts échanges – attaque-parade-riposte – et non sur de longues séquences comme dans l'escrime civile. Elles ont généralement recours à un vocabulaire simple et accessible aux néophytes [13], et s'appuient sur des outils communs et des exercices réalisables en caserne [14].

Le sentiment du fer

10 Qui a un jour pratiqué l'escrime, et même n'importe quel art martial, connaît l'importance et la difficulté de la maîtrise technique, gestuelle, dépendant de multiples facteurs : l'endurance, l'adresse, la vitesse, l'équilibre, la proprioception (perception de son corps dans l'espace), la coordination des membres, le tempo des déplacements, la nature de l'objet utilisé, non seulement au combat, mais à l'entraînement (qui sont rarement les mêmes : peu d'entraînements sont réalisés avec les vraies armes de dotation, pour des raisons évidentes de sécurité). Et puis, pour la partie qui se passe à cheval, la maîtrise de l'équitation. Plus spécifique encore à l'escrime, nous rencontrons la notion de « sentiment du fer ». Le glossaire de la fédération française d'escrime le définit ainsi : « Le sentiment du fer est la perception du contact de l'arme adverse par la sienne [15]. » Il illustre à lui seul l'importance de la sphère sensorielle et de la corporalité lors de la pratique de l'escrime.

11 Autant d'éléments et de facteurs primordiaux pour l'appréhension de la qualité des méthodes de ce corpus et de leur transposabilité dans le cadre d'un vrai affrontement militaire. Et c'est précisément là que l'analyse historienne classique, archivistique, trouve ses limites. Certes, la plupart des références du corpus présentent le point de vue de leurs auteurs sur ces questions, leurs conseils, leurs méthodes d'apprentissage, leurs exercices préférés. Certes, l'analyse de la manière dont certaines techniques et certains exercices perdurent pendant parfois plus d'un siècle, alors que d'autre ne font que de fugaces apparitions, apporte beaucoup, tout comme l'étude de ce que les instances gouvernementales choisissent de retenir ou non. Certes les quelques rares récits de témoins qui possèdent le vocabulaire

technique pour décrire leurs mouvements au combat sont intéressants.

12 Mais gardons à l'esprit plusieurs faits. Les choix du ministère de la Guerre, comme le révèlent certaines archives, sont autant – si ce n'est plus – motivés par des questions politiques que pédagogiques ou qualitatives[16]. Ainsi Joseph Pinette raconte sa déconvenue quand, après plusieurs décennies à sillonner les casernes françaises pour enseigner son escrime à la baïonnette et des promesses de sélection pour le prochain règlement du ministère de la Guerre, on lui préfère au dernier moment la méthode dite « des chasseurs d'Orléans » qui a pour principale qualité… d'avoir été rédigée par le fils du roi.

13 Par ailleurs, les témoignages des anciens combattants qui ont la capacité de décrire des gestes précis de combats à l'arme blanche, ou qui y trouvent de l'intérêt, sont trop rares pour être vraiment utiles. De plus, ils viennent presque tous de profils très similaires : des bas-officiers passionnés d'escrime, dont la plupart ont un brevet de maîtres d'armes, qui maîtrisent le vocabulaire technique et possèdent l'œil, le recul pour repenser et analyser leur combat. Il paraît alors au mieux hasardeux de considérer que l'expérience à l'arme blanche d'un maître d'armes est représentative de celles des militaires en général.

14 Enfin, les auteurs des méthodes d'escrime eux-mêmes ne peuvent pas être considérés comme fiables pour qualifier et estimer la qualité de leurs propres méthodes ou de celles des autres. Les leurs, logiquement, sont systématiquement présentées comme abouties, pertinentes, utiles, très adaptées, fruit de leurs expériences et de leurs expertises, une sorte d'apogée de la discipline. A *contrario*, celles des autres sont critiquées, et parfois de manière très peu objective, surtout celles des rivaux. Dans ce petit monde d'expertise technique (et des ego qui y sont associés), où les sources de revenus sont trop rares, mais potentiellement importantes quand générées par le choix d'une méthode ou d'une autre par le ministère de la Guerre, tous les coups sont permis.

15 Alors, lorsque se présentent deux méthodes d'escrime de guerre similaires, comment les analyser ? Comment les comprendre, les qualifier, estimer leur pertinence pour le champ de bataille ? Sont-elles réalistes ou fantaisistes, adaptées aux débutants ou accessibles aux seuls experts ? Telle technique est-elle polyvalente ou au

contraire spécifique à un unique cas de figure ? Le moyen le plus évident pour tenter d'apporter des réponses à ces questions, c'est tout simplement d'essayer. C'est là qu'interviennent les exercices de mise en pratique et d'expérimentation.

Reconstituer l'escrime de guerre, à pied, à cheval, en uniforme

16 La reconstitution du geste d'escrime devient ainsi, et logiquement, le cœur de cette étude. Les outils méthodologiques de l'histoire des gestes [17] me sont vite apparus comme les plus adaptés et les plus pertinents, et particulièrement ceux développés par les spécialistes du champ de recherche historique et archéologique des arts martiaux historiques européens (que j'écrirais dès lors « AMHE »). Comme le montrent les travaux d'Audrey Tuaillon-Demésy [18], les AMHE ont été développés depuis une trentaine d'années dans le champ académique, à la suite de Sydney Anglo [19]. Cette méthodologie a, il est vrai, surtout servi les recherches sur les escrimes et luttes médiévales et renaissantes (citons quelques exemples, en français : les travaux de Fabrice Cognot, Pierre-Henry Bas, Gilles Martinez ou Pierre-Alexandre Chaize [20]), le combat en armure à pied ou à cheval (les recherches, entre autres, de Daniel Jaquet [21], Nicolas Baptiste ou Loïs Forster) avec quelques sorties antiques, notamment sur la gladiature (Brice Lopez ou encore, plus récemment, Stéphane Salvan [22]). Les escrimes pratiquées au-delà du XVIII^e^ siècle n'avaient jusqu'alors pas semblé intéresser ni les recherches académiques ni les pratiques ludiques et de loisir, car peut-être considérées, à tort ou à raison, comme trop proches de l'escrime sportive encore pratiquée de nos jours. Il ne restait alors qu'à dérouler ces méthodes déjà bien éprouvées dans un nouveau panorama.

17 Mais concrètement, quelles sont ces méthodes, et notamment celles qu'on peut transposer à l'escrime de guerre ? Comment reconstruire le geste fidèlement aux matériaux sources, mais aussi de manière fiable et exploitable ? Quels types d'expériences sont utilisables pour en apprendre plus sur le combat corps à corps au sabre, à la baïonnette et à la lance ?

18 L'idée n'est pas intrinsèquement compliquée. La personne désireuse de reconstruire un geste martial ou technique utilise les sources dites « directes » : manuels ou traités d'escrime ou de lutte (ici notre corpus principal, ces fameuses 150 références), et applique à la lettre les consignes mises sur le papier par le ou les auteurs de ces textes. Bien sûr, il faut souvent interpréter l'intention derrière les mots, les tournures de phrases, le vocabulaire technique, les expressions utilisées, etc. Cela nécessite une connaissance préalable du contexte autour du document : sa période, son aire géographique de production, sa langue et le niveau de langage, ses qualités et le cadre social et professionnel de l'auteur et de son public cible, etc. Lorsque le matériel de base est complet, intelligible et que le vocabulaire technique est maîtrisé ou, mieux, défini dans la même source, les interprétations de mouvements sont assez faciles à proposer. Surtout pour une personne familière des mouvements d'escrime (ou d'autres arts martiaux), qui connaît les capacités de son corps, est à l'aise avec son équilibre, sa proprioception et la visualisation du mouvement dans l'espace – encore faut-il résister à la tentation de la transposition d'un bagage technique déjà connu et maîtrisé.

19 Il arrive régulièrement que les descriptions techniques soient incomplètes, perdues ou détériorées, ou tout simplement incompréhensibles. La reconstruction n'est pas impossible pour autant, les hypothèses gestuelles posées dans ces cas sont seulement plus complexes à construire et à valider. Elles nécessitent une connaissance générale, presque encyclopédique, des autres formes de combat liées à celle qui est étudiée. Et par comparaison avec les sources contemporaines, les influences de l'auteur et de son œuvre, ses prédécesseurs et ses héritiers, on peut émettre des hypothèses plus ou moins précises, plus ou moins crédibles. Par la suite, la mise en pratique, arme (ou simulateur d'arme) en main permet d'estimer leur valeur, en les mettant en mouvement individuellement ou face à des partenaires.

Figure 2.



Le cavalier en tenue d'apprentissage de l'escrime chez François Jules Dérué dans son ouvrage de 1885.

Crédit : gallica.bnf.fr / BnF.

20 Ainsi, garde après garde, d'attaque en parade, il est possible d'éprouver la source. Les avantages sont considérables : on découvre ainsi un ensemble d'informations techniques primordiales pour l'analyse de cette dernière. Efficacité à l'entraînement, compréhension de la pédagogie de l'auteur, comparaison de l'effet des différentes techniques présentées dans un même texte, mais aussi de différentes sources proposant des panels semblables, effet de l'escrime sur le corps, l'équilibre, la musculature et la fatigue, difficultés particulières de réalisation de certains mouvements, etc. Cela à l'aide d'un équipement moderne et sécurisé, qui n'est finalement pas si éloigné de celui utilisé au XIX^{e} siècle et décrit dans certains manuels (masque d'escrime, gants de protection, veste

rembourrée et arme aux tranchants neutralisés et à la pointe arrondie [23]). Il est même possible de se lancer dans des assauts [24] entre partenaires d'entraînement, qui mettent à l'épreuve l'apprentissage et l'efficacité de l'escrime étudiée à vitesse réelle. Bien sûr, plus la diversité des partenaires est grande, plus les assauts sont riches en enseignement et plus les hypothèses sont précisées. C'est, comme souvent, la réplicabilité de l'expérience qui donne du sens aux résultats. Ainsi si une technique nous paraît simple et efficace face à un adversaire, mais ne l'est plus face à d'autres, il faut sans doute en conclure que les particularités et l'expérience du premier adversaire offrent un cadre particulier qui permet de placer cette technique correctement, mais cela ne signifie pas que tous offriront cette opportunité. À l'inverse, si elle paraît simple et efficace face non pas à un, mais à l'ensemble des adversaires, alors cela nous donne une bonne idée sur sa faisabilité.

Approche de l'escrime à pied

21 La plupart de mes phases de décodage et de mise en pratique se sont déroulées dans le cadre des activités de l'association bourguignonne de recherche et de développement des arts martiaux historiques européens De taille et d'estoc, avec l'aide inestimable de ses membres que je ne saurais assez remercier pour leur brillante implication, bénévole et toujours passionnée. Nos lieux d'entraînement sont souvent les mêmes : la salle de combat de l'université Bourgogne Europe, qui a pour avantage d'être dotée sur une partie de son sol de tatamis durs (fig. 3), sur lesquels nous pouvons travailler luttes et chutes dans des conditions de sécurité raisonnables, tout en ne modifiant pas l'équilibre des positions debout (ce qui peut arriver sur des tapis trop mous), et la salle de danse qui dispose d'un mur recouvert de miroirs, très utiles pour les corrections de postures.

Figure 3.



Séance ordinaire consacrée au sabre avec des membres de l'association De taille et d'estoc.

Crédit : Ju Garry-Combet, CC BY-NC-SA 4.0.

22 Le travail s'effectue toujours avec des simulateurs d'armes correspondant à l'escrime reconstituée, suivant les principes décrits ci-dessus. Les tenues de travail sont composées de vêtements légers adaptés à l'activité sportive. Pour la pratique en dehors des tapis, des chaussures de sport complètent le tout. Les protections corporelles ne sont portées que lors des phases d'assauts libres.

23 Lors des phases de reconstitution les plus courantes, c'est-à-dire celles que j'ai pratiquées le plus longtemps et concernant le plus de sources, le déroulement standard suit à peu près ces principes : les séances durent entre 1 heure 30 et 2 heures et rassemblent au minimum quatre expérimentateurs. Mais selon les périodes de l'année et l'attrait de la source auprès des membres de l'association, ce chiffre peut aller jusqu'à une vingtaine de personnes. Un échauffement et quelques exercices de préparation musculaire précèdent toujours la phase technique. L'objectif étant d'être dans une condition physique adaptée pour la pratique de l'escrime, ces exercices ciblent la plupart du temps des zones clés : cuisses, tête, épaules, coudes et poignets, mais aussi hanches et bassin pour l'escrime à la baïonnette qui est plutôt exigeante sur ces parties du corps. S'ensuit une étape plus ou moins longue (selon le degré d'expérience des personnes présentes) de familiarisation avec les

simulateurs et leur maniement : travail de moulinet avec le sabre, travail de bras et d'épaule avec le fusil à baïonnette, etc. Cette phase a pour objectif de fluidifier les mouvements avec ces objets particuliers et de s'habituer à la proprioception dans le cadre de ces escrimes. Savoir placer son poids avec un simulateur de fusil à baïonnette de 5 kilogrammes ne demande pas les mêmes habitudes que de s'équilibrer avec un sabre de 900 grammes.

24 Ensuite débute la phase la plus importante, celle de l'apprentissage des gardes, positions, attaques, parades, ripostes et autres coups présentés dans l'ouvrage qui fait l'objet de la séance du jour (fig. 4). C'est aussi la phase la plus longue. Pour apprendre les mouvements, les techniques et leurs subtilités, la source suffit généralement, mais parfois cela nécessite un travail de reconstitution plus poussé, par comparaison et pratique, lorsque le texte est imprécis ou lacunaire. Des versions imprimées ou numériques sont toujours présentes dans les séances, pour ne pas perdre le fil et le sens des matériaux initiaux. En cas d'hésitations, les solutions probables imaginées par les participants et participantes sont mises à l'essai et comparées, les hypothèses les plus crédibles, qui à la fois correspondent le mieux au texte et s'exécutent de manière simple et efficace (et sans tordre les corps) sont généralement celles qui sont retenues. Il est cependant important que chacun et chacune essaye et donne son avis, car ce qui paraît simple et évident pour une personne ne l'est pas toujours pour les autres. Ce qui n'est simple pour personne révèle peut-être une erreur d'interprétation, ou alors un défaut de la source.

Figure 4.



Le matériau source toujours présent.

Crédit : Ju Garry-Combet, CC BY-NC-SA 4.0.

25 Les séances sont centrées autour d'une source, qui est travaillée le plus souvent jusqu'à avoir fait le tour de la diversité technique présentée par son auteur. Selon les cas, cela peut prendre plus ou moins de séances. Les méthodes militaires des règlements sont souvent concises et vont à l'essentiel, une ou deux séances suffisent à les découvrir et un peu plus à les maîtriser. Pour certains textes plus longs, un semestre entier est parfois nécessaire.

26 Enfin, les séances se terminent par une phase d'assaut (fig. 5) où les personnes qui le souhaitent peuvent (avec les protections adéquates) mettre en pratique les techniques et les apprentissages du jour dans des affrontements à vitesse réelle (« assaut » est un mot propre au vocabulaire de l'escrime pour désigner ce type d'exercice, mais le mot « sparring » est également souvent employé, provenant du

vocabulaire des arts martiaux en général). Ils sont réalisés entre deux volontaires (ou trois, ou plus, si la source aborde cet aspect), mais toujours supervisés par une autre personne qui s'assure de la sécurité de chacun.

Figure 5.



Assaut de sabre lors d'une séance ordinaire.

Crédit : Ju Garry-Combet, CC BY-NC-SA 4.0.

27 Des échanges après l'assaut entre les participants et la personne qui observe ont lieu pour faire le point sur les techniques de la source dans cet exercice, ce qui est simple ou non à appliquer, ce qui est facile ou difficile à exécuter sur un adversaire qui ne se laisse pas faire, ce qui est occasionnel ou utile en toutes circonstances et ce qui est fatigant ou non.

28 Les limites les plus évidentes de cette approche viennent de deux points essentiels. Le premier, c'est la différence flagrante de niveau physique entre un pratiquant moderne, en pleine forme, bien nourri, sans séquelles de typhus ou de poliomyélite, avec une habitude de

l'exercice physique adapté depuis l'enfance et une préparation musculaire, articulaire qui a bénéficié de deux siècles d'évolution de la science gymnastique pour éliminer les exercices nocifs et perfectionner ceux qui sont utiles. Une telle personne, qui plus est expérimentée en matière d'escrime, apprend avec beaucoup plus de facilité la plupart des techniques proposées qu'un parfait débutant. Il est évident qu'après plus de dix années de pratiques intensives de nombreuses formes d'escrime et la reconstitution de plusieurs dizaines de méthodes de sabre ou de baïonnette, en comprendre une autre, en mettre une nouvelle à l'épreuve n'est pas aussi difficile que la première fois. La qualité de la pédagogie, la clarté d'une source reconnue par la mise en pratique doit donc être pondérée par la conscience de notre propre expertise d'expérimentateurs, sans exagérer celle-ci pour autant. Pour ma part, l'échange avec des débutants et l'organisation d'événements durant lesquels ont lieu des ateliers de présentation et de pratique de telle ou telle source permet de relativiser cette expertise. Le point de vue « innocent » de pratiquants inexpérimentés est parfois aussi précieux que les avis des sabreurs ou baïonnettistes [25] les plus chevronnés.

29 Le deuxième point, c'est l'absence d'enjeux vitaux. Cela paraît évident : aucun d'entre nous ne risque vraiment sa vie lors d'un exercice en gymnase. C'est une limite connue et rappelée par tous les chercheurs utilisant cette approche. Nos phases de reconstitution se rapprochent (et c'est toujours relatif) des moments d'apprentissage des périodes étudiées, mais même le plus engagé des exercices d'assaut n'a pas le même impact sur le mental et le corps que le risque de perdre sa vie face à un véritable ennemi. L'effet du stress, de l'adrénaline et de la peur en général sur la capacité d'exécution efficace d'une technique ne peut donc qu'être relativement imaginé. Un postulat assez simple guide généralement mes avis sur ce point : si une technique est complexe à réaliser en assaut ou si elle implique de prendre le moindre risque de s'exposer, il y a fort à parier qu'elle ne soit que rarement, peut-être même jamais transposée sur le champ de bataille. Ce qui ne l'empêche pas d'être enseignée et pratiquée en caserne.

En selle !

30 La méthodologie utilisée à pied, en salle d'escrime, peut se transposer pour le travail à cheval, mais ce dernier nécessite évidemment de nombreuses adaptations. N'ayant pas le plaisir de posséder mon propre cheval ni de structures équestres (manège, carrière, sellerie, etc.), la première étape a donc été de trouver un centre équestre et une personne à sa tête acceptant de se prêter à l'expérience. À ce titre, je ne remercierais jamais assez William Haar du centre équestre HH Quarter Horse de Mesmont (en Côte-d'Or), qui prit le risque de faire confiance à mes camarades et moi-même entre 2013 et 2021[26]. Il nous a paru important de travailler avec les mêmes chevaux, parce que préparer ces derniers à nos exercices si particuliers représente une étape longue et un peu fastidieuse qu'il serait dommage de devoir répéter à chaque changement de cheval.

31 La première question posée par le travail des sources d'escrime à cheval fut matérielle, avant même la gestuelle. Les selles d'ordonnance et les brides et mors militaires sont différents de ceux utilisés pour l'équitation sportive moderne. L'équipement qui nous était directement accessible et s'en rapprochait le plus est celui qui sert pour l'équitation dite « western ».

32 Ensuite, il a fallu réfléchir à l'équitation à appliquer lors des séances, parce qu'une fois de plus, l'équitation sportive moderne est relativement différente de celle pratiquée dans les casernements de la cavalerie française au XIX^e^ siècle. Avec l'aide précieuse de Gaëlle Bernard et des lectures des travaux des spécialistes du sujet (comme Frédéric Chauviré ou Daniel Roche[27]), nous avons choisi d'utiliser l'équitation western. Ce choix peut paraître étrange, il est en réalité motivé par trois considérations très simples. La première concerne la pratique équestre des meilleurs écuyers[28] militaires français au cours de notre période d'étude. Elle n'est pas uniforme et plusieurs courants et contre-courants coexistent durant toute cette époque, enseignés par les représentants de ces diverses écoles. Sans entrer dans le détail des caractéristiques des d'Auristes ou des Bauchéristes[29], retenons seulement qu'il n'y a pas une, mais des équitations militaires françaises, qui se succèdent, se remplacent, alternent et, souvent, coexistent. Il serait alors bien réducteur d'en

choisir une au détriment des autres. L'idéal serait de pouvoir identifier quelle pratique est répandue dans la cavalerie française durant la période de diffusion de chaque source étudiée (à condition que cette équitation soit la même pour toute la cavalerie française, ce qui n'est pas forcément le cas, surtout pour la période napoléonienne). Mais un tel travail est difficilement réalisable et nécessiterait soit de disposer d'un nombre conséquent de chevaux, chacun entraîné selon telle ou telle équitation, soit de réapprendre les principes de chacune à nos chevaux habituels lors de chaque changement de source.

33 Gardons aussi à l'esprit qu'apprendre une nouvelle équitation à un duo cheval-cavalier est une entreprise qui prend du temps et demande un investissement, une concentration et une rigueur qui pourraient nuire à la concentration sur le travail même de la pratique. De plus, il convient de garder en tête que l'ensemble des beaux principes équestres présentés par les écuyers comme D'Aure, Baucher, L'Hotte et leurs camarades ne sont généralement parfaitement maîtrisés que par… eux-mêmes. En effet, hormis quelques rares virtuoses équestres, la plupart des soldats devant manier sabre ou lance ne sont pas de grands cavaliers. Leur équitation est souvent plus empirique qu'issue de l'une des grandes théories françaises. Certains savent tout juste monter à cheval avant une première affectation dans la cavalerie, et une maîtrise trop importante de l'art équestre est parfois perçue comme un handicap au bon apprentissage des techniques militaires [30]. Aussi, il convient d'accorder une importance bien relativisée à la justesse de l'équitation appliquée. Savoir tenir en selle, diriger son cheval et tenir son sabre ou sa lance en même temps que les rênes sont les seules véritables exigences. Travailler avec l'équitation maîtrisée par les chevaux à notre disposition permet en outre de se concentrer sur autre chose que l'art équestre, car finalement, la forme n'est pas si importante.

34 Ce qui nous amène à notre dernier point : aucune méthode de combat à cheval ne s'attarde réellement sur le lien entre escrime et équitation, ces deux arts sont différenciés et relativement indépendants. Bien sûr, certains ouvrages généralistes sur la cavalerie comme celui de la Roche-Aymon [31] recommandent une équitation et une escrime dans le même tome. Mais le lien n'est jamais direct.

L'escrime est pour les bras, l'équitation pour le dos et les jambes. Bien sûr, il faut que les positions de base de l'escrimeur à cheval (point de départ des techniques) soient compatibles avec celles de l'équitation, mais elles doivent autant à la selle qu'à la maîtrise technique de l'art équestre.

35 Par ailleurs, l'équitation western est une équitation de travail, familiarisant les chevaux aux outils utilisés de la main libre (perche ou bâton). Les bousculades entre bêtes ainsi que les positions de départ sont très semblables à celle des équitations militaires, le compromis nous a donc paru tout à fait acceptable.

36 Il a cependant fallu quelques phases préalables d'entraînement et de familiarisation des chevaux, qui incluaient, sans rentrer dans les détails, des exercices d'entrechoquement de sabre (fig. 6) pour les habituer aux bruits de l'escrime, aux mouvements de lame autour de leur tête pour ne pas les effrayer, ou encore des tours de piste près des mannequins cibles, d'abord sans mouvement de bras, puis en les frappant avec les simulateurs de plus en plus énergiquement.

Figure 6.



William Haar (à pied) du centre équestre, supervisant un exercice d'entrechoquement de sabres.

Crédit : Ju Garry-Combet, CC BY-NC-SA 4.0.

37 Les principes de reconstitution des gestes restent identiques : lecture de la source, hypothèses de mise en mouvement à pied avant la

séance, puis pratique à cheval. Le matériel est également le même qu'en salle de combat : simulateurs de sabre ou de lance, protections corporelles, masques d'escrime… Le seul équipement supplémentaire propre au travail à cheval est la bombe d'équitation, portée même lors de phase sans affrontement entre expérimentateurs pour des raisons évidentes de sécurité. Les échauffements et moments d'apprentissages sont adaptés aux contraintes du travail à cheval, avec des exercices spécifiques. Des phases d'apprentissage de différentes techniques équestres, utiles pour la séance, précèdent régulièrement les exercices simulateurs en main. Elles sont destinées à renforcer les compétences en équitation des expérimentateurs, les rendant plus à l'aise et plus aptes à se diriger là où cela est nécessaire. Par exemple, la maîtrise des voltes et autres demi-tours sur les pattes arrière ou avant du cheval permet de réaliser certaines attaques ou parades décrites dans les sources.

38 Les limites particulières à la reconstitution à cheval peuvent être résumées par les points suivants.

- L'allure galop, la plus rapide et dégageant le plus d'inertie, n'est jamais utilisée pour le travail face à face, uniquement pour l'application de coups sur des mannequins cibles : le risque de blessures graves en cas d'attaque réussie et non parée est bien trop grand !
- Les coups destinés à frapper la tête du cheval ne sont jamais pratiqués en assaut, là encore le risque de blessure, cette fois de notre partenaire à quatre pattes, étant bien trop élevé. Ils sont seulement travaillés de pied ferme.
- Les techniques à la lance, plus dangereuses qu'au sabre, ne sont pratiquées qu'à allure réduite, au pas ou au trot léger (fig. 7).

Figure 7.



Exercice à la lance au pas.

Crédit : Photographie Gaelle Bernard, CC BY-NC-SA 4.0.

- Les séances s'arrêtent lorsque les chevaux montrent des signes de fatigue physique ou nerveuse, de stress ou simplement de lassitude ; aucune des personnes participant à ces phases pratiques ne souhaitait les pousser aussi rudement que dans les conditions de traitements des chevaux des casernes du XIX^{e} siècle.

39 Enfin, de grandes phases de restitutions regroupant des dizaines de cavaliers et d'expérimentateurs à pied (fig. 8) ont également été organisées plus ponctuellement, comme lors des événements européens Rossfechten Symposium [32] ou lors de plusieurs éditions des Rencontres internationales d'AMHE de Dijon. Ces exercices, très utiles, facilitent le test de techniques ou de contextes d'applications qui ne sont pas accessibles à trois ou quatre personnes.

Figure 8.



Exercice fantassins contre cavaliers selon les techniques des méthodes Joseph Pinette (1832-1848).

Crédit : Photographie Laure Bornier, CC BY-NC-SA 4.0.

L'effort en uniforme

40 La dernière phase de mise en pratique, plus courte, mais aussi plus rigoureuse, a été consacrée à la pratique en uniforme, en tenue de soldat correspondant à l'escrime à pratiquer. Elle a eu lieu à l'institut Marey des sciences du mouvement à Dijon (université Bourgogne-Europe, INSERM, CNRS) avec l'aide bénévole et motivée de trois collègues et amis, Adrien Mater, Clémence Bonnet et Célia Ruffino de ce même institut. Avec l'expérience et les conseils précieux de ces derniers, nous avons pu mettre en place un protocole d'expérimentation original destiné à comparer l'effort et la fatigue causés par la pratique d'une escrime de guerre avec et sans uniforme, grâce à un simulateur léger d'entraînement et une vraie arme.

41 Si la méthode expérientielle est commune aux personnes se revendiquant du champ disciplinaire AMHE, il m'est rapidement

apparu utile et profitable de tenter une approche expérimentale plus rigoureuse, dotée d'un protocole strict, à l'image de ce qu'a réalisé Daniel Jaquet dans son travail de thèse, ou des recherches très intéressantes de Stéphane Salvan, cités plus haut. Ces derniers ont choisi d'étudier certains aspects de leurs recherches sur le combat en armure ou la gladiature avec des analyses chiffrées qui viennent compléter les données empiriques et sensorielles.

42 Par mon expérience de reconstitution historique, j'avais déjà eu l'occasion de ressentir la difficulté que peut représenter le port de l'uniforme complet du fantassin français, harnaché et chaussé (de la période 1860 à 1916) lors d'efforts physiques. Mais la sensation de gêne éprouvée n'est alors qu'un indice d'une piste à creuser, et est difficile à estimer. De plus je n'avais jusqu'alors pas eu l'occasion de réaliser des sessions complètes d'escrime en uniforme. Ces observations me firent poser l'hypothèse selon laquelle le port de la tenue de campagne entrave la pratique de l'escrime à la baïonnette. Il me restait à découvrir à quel point et à quel niveau. J'ai aussi cherché à répondre à une question qui découlait de ce constat, sur la différence entre la pratique de l'escrime à la baïonnette à l'entraînement, sans uniforme et avec des simulateurs, et la pratique réelle, en uniforme avec l'arme de dotation.

43 Avec l'aide précieuse des camarades du laboratoire Marey, j'ai écrit et réalisé un protocole destiné à répondre à ces interrogations. Il est rapidement apparu évident qu'une approche par comparaison d'exercices similaires s'imposait, où seuls les paramètres qui nous intéressent varient (fig. 9). Nous avons décidé de mettre en place quatre séries d'exercices identiques :

- sans uniforme avec un fusil d'entraînement en bois, un simulateur plutôt léger donc ;
- sans uniforme avec le vrai fusil de dotation correspondant à la période de l'uniforme (ici, 1870, avec le fusil Chassepot et sa baïonnette gentiment prêtés par un collectionneur) ;
- avec l'uniforme et le même fusil d'entraînement – l'uniforme reconstitué sur mesure a été réalisé par l'entreprise Héritage militaire, avec une qualité et une fidélité très satisfaisantes. Il est porté avec le brelage en cuir, les cartouchières et la baïonnette au fourreau, les havresacs et la gourde. Cette dernière est remplie d'eau et les cartouchières sont

lestées pour simuler le poids des cartouches. Les brodequins cloutés sont également portés. Seul le sac-paquetage manque, mais les sources (textuelles ou iconographiques) ne montrent pas d'entraînement avec celui-ci, dans leur immense majorité ;
- avec la même tenue d'uniforme et le fusil de dotation.

Figure 9.



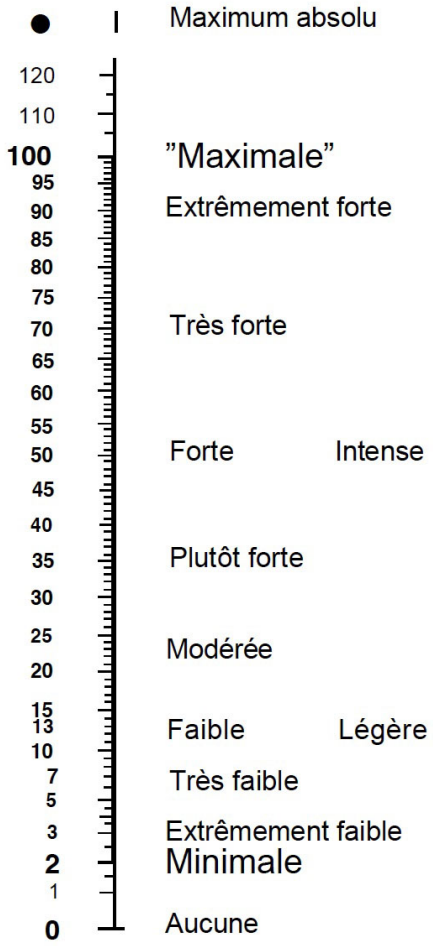
Test en uniforme sur le tapis roulant avec l'équipement de mesure du CO_2 rejeté.

Crédit : Ju Garry-Combet, CC BY-NC-SA 4.0.

44 En comparant ces différentes séries, on peut déceler des différences sur les paramètres mesurés : la quantité de dioxyde de carbone rejeté (pour l'étape sur tapis roulant), la quantité d'oxygène consommée dans le travail musculaire (plus l'effort est important, plus la quantité est élevée), le rythme cardiaque et la déperdition de force (pour le bras) avant et après l'exercice d'escrime. Ce dernier indicateur donne un indice de la fatigue accumulée durant l'exercice. Enfin, un placement de l'effort par la personne qui expérimente sur l'échelle de

Borg (fig. 10). Elle est présentée ici sur une échelle de 1 à 100, 0 étant l'absence d'effort et 100 étant l'effort maximal tolérable. Ce dernier peut être dépassé pour aller vers le maximum absolu, mais cela correspond à un effort insupportable qui ne peut être tenu et pousse à arrêter… Cet outil, couramment utilisé en science du mouvement, sert à déterminer les différences qui peuvent être importantes entre la réalité physique, biologique, et ce qui est perçu par la personne, influencée par le mental, ainsi un effort peut paraître moins important qu'il n'est, ou au contraire, plus difficile à réaliser que ce que le corps vit.

Figure 10.



La représentation de l'échelle de Borg utilisée lors des différentes phases d'expérimentation.

Crédit : Ju Garry-Combet, CC BY-NC-SA 4.0.

45 Chaque série d'exercices est constituée de la manière suivante : après un échauffement articulaire simple et rapide (quelques minutes), la première partie commence. Elle se déroule en trois phases de difficulté croissante sur le tapis roulant, en mesurant à chaque fois le rythme cardiaque, le taux de CO_2 et en exprimant l'intensité de l'effort ressenti sur l'échelle de Borg. Elle commence par huit minutes de marche, sans effort particulier ; puis, après une minute de récupération, huit minutes de marche rapide ; enfin, après une autre minute de récupération, une dernière série de huit minutes de course. Après un quart d'heure de récupération, la seconde partie, un exercice d'escrime, peut commencer. Là encore, on mesure le rythme cardiaque et l'effort ressenti, mais l'appareillage de mesure du CO_2, qui nécessite un équipement encombrant, est inutilisable dans un tel exercice qui requiert de se déplacer dans un large espace. En revanche, nous avons choisi de mesurer la déperdition de force sur la chaîne musculaire du bras avant et après l'exercice. Cela peut évidemment être décliné sur chaque chaîne musculaire, nous aurions par exemple pu tester le bras gauche, ou les jambes, mais cela nécessite un recalibrage long. Or, pour être pertinentes, les mesures doivent être réalisées sitôt après l'arrêt de l'exercice. Et le temps de faire une première mesure puis de recalibrer la machine, le corps aura déjà récupéré et ne sera plus dans les mêmes conditions pour la deuxième mesure, encore moins pour les suivantes, ce qui fausserait les résultats. Il a donc fallu n'en retenir qu'une, et nous avons choisi le bras droit, qui est fortement sollicité pour l'escrime à la baïonnette (c'est lui, notamment, qui soutient tout le poids de l'arme lors d'un coup lancé). Après la première mesure, donc, commence la série d'exercices à proprement parler, en trois phases de sept à huit minutes, constituées selon la progression ordinaire de la méthode ministérielle en vigueur en 1870, c'est-à-dire celle des chasseurs, incluse dans le règlement de 1852 et mise à jour en 1869. La première se compose d'exercices de déplacement, la deuxième est consacrée aux attaques, parades et ripostes prises une par une, enfin la troisième présente des mouvements combinés, avec de courtes pauses entre chaque (environ 30 secondes). C'est cette troisième phase qui constitue le pic de l'intensité de l'exercice, et c'est à sa fin, suite à cette grosse vingtaine de minutes d'exercice, que l'on demande la perception de l'intensité de l'effort sur l'échelle de Borg. Sitôt après, on mesure à nouveau la force du bras.

46 Cette expérience donne de précieuses indications sur la sensation de gêne éprouvée lors du port de l'uniforme : l'effort semble significativement plus important avec uniforme que sans, et plus important également avec le vrai fusil qu'avec un simulateur d'entraînement léger. Bien sûr, pour confirmer ces résultats, la répétition de l'expérience sur d'autres sujets, qui n'a pu être réalisée faute de budget [33], est nécessaire… Toujours est-il qu'avec cette première expérimentation, on constate que l'effort ressenti est fortement influencé par l'uniforme, mais les mesures réalisées n'expliquent pas complètement cette différence : le rythme cardiaque (corrélé à la consommation d'oxygène) semble avoir un rôle important, l'exercice sur le tapis roulant le montre, mais n'explique pas à lui seul le ressenti lors de l'exercice d'escrime. La fatigue musculaire y est bien présente, certes, elle participe évidemment au ressenti de l'effort, mais n'explique pas non plus totalement les différences entre chaque variation de condition.

47 Quels paramètres, alors, serait-il intéressant de mesurer pour trouver d'autres facteurs qui influent sur la perception de l'effort ? Nous avons noté plusieurs observations au cours de nos phases d'expérimentation, qui peuvent offrir quelques pistes. Nous pouvons déjà essayer de mesurer la perte de force sur d'autres muscles, notamment ceux des jambes. J'ai remarqué une gêne lors des déplacements en uniforme : le pantalon en toile de laine est inconfortable, les havresacs et la gourde ballottent et les brodequins glissent (nous avons même dû mettre de la bande adhésive dessous pour ne pas chuter lors des phases d'escrime !)

48 Une autre observation a été faite sur le moment : les exercices, surtout en uniforme, font énormément transpirer ; or, la toile de laine retient la transpiration et ne facilite pas le refroidissement du corps. À partir de là, deux mesures comparées peuvent être effectuées : la température corporelle pendant les exercices, avec un appareil adapté, et la perte en eau. Pour cela, on peut réaliser une pesée en sous-vêtements avant et après chaque exercice.

49 Finalement, et bien que logiquement imparfaite (il ne s'agit que d'un premier essai sans budget), cette expérimentation nous a apporté de précieuses pistes de réflexion. Le protocole nécessite finalement assez peu de modifications pour être optimisé :

ajouter des pesées pour la perte en eau, ce qui est très simple à réaliser ;
- essayer de mesurer la déperdition de force de la jambe plutôt que du bras ;
- mesurer la température corporelle avant et après chaque exercice, pour l'escrime, avant et après chacune des trois phases.

50 Et surtout, c'est le point le plus important pour la solidité des résultats, répéter l'expérience sur plusieurs personnes dans les mêmes conditions. En discutant avec mes collègues plus spécialistes, nous avons défini que huit à dix sujets représenteraient un minimum pour des résultats vraiment fiables.

51 Bien sûr, cette expérience peut être réalisée dans des conditions similaires pour les escrimes d'autres armes, d'autres moments et d'autres uniformes.

Comprendre en pratiquant

52 Restituer près de 150 leçons d'escrime, à pied ou à cheval, représente un travail colossal, et qui n'a pu être réalisé que parce que je l'avais entrepris bien avant le début de ces six années de thèse. En réalité, même plusieurs décennies ne pourraient suffire pour un travail sérieux sur autant de manuels. Les résultats obtenus n'ont été rendus possibles que par l'une des particularités de mon corpus : les escrimes de guerre ne sont pas si différentes les unes des autres, beaucoup de manuels se reprennent, copient presque mot pour mot les méthodes, ne changeant que les illustrations ou l'ordre des exercices. Les escrimes à la baïonnette ou à la lance restent finalement très semblables en près de 100 ans d'évolution, et c'est d'ailleurs l'un des points qu'a permis de confirmer la pratique. Si ces méthodes perdurent, si ces techniques ont une durée de vie si longue, c'est qu'elles fonctionnent.

53 La mise en pratique a montré que la plupart de ces méthodes sont réalisables, fonctionnelles, utiles et efficaces, mais elle a aussi permis de dénicher des impostures : certains manuels ne sont pas vraiment réalistes et n'ont aucun espoir d'être un jour appliqués par des soldats sur le champ de bataille. D'autres encore ne sont accessibles techniquement qu'à des escrimeurs d'un niveau bien supérieur à la moyenne. Certains, enfin, bien que parfaitement fonctionnels et efficaces, n'ont tout simplement pas été publiés à la bonne période.

Nous pouvons citer deux exemples de ce dernier cas : le manuel de sabre de l'adjudant Chambon [34], qui contient l'une des méthodes de sabre à pied pour officier les plus pertinentes, adaptées et redoutablement létales, dont l'originalité se situe dans l'usage du fourreau dans la main gauche comme arme secondaire. Mais elle a été publiée en 1911, à une période où les officiers n'utilisent plus vraiment le sabre pour combattre à pied, mais plutôt le revolver. De même, le manuel d'escrime à la baïonnette d'Alexandre Müller, publié dans les années 1820 [35] et universellement critiqué par les autres auteurs, n'est en réalité absolument pas mauvais. Il est simplement destiné à un usage dans le rang, et non en tirailleur, comme c'est le cas de tous les autres. Dans ces deux exemples, c'est le contexte et non leur qualité qui enterre ces méthodes.

54 Finalement, l'expérimentation en uniforme laisse à penser que, même avec la plus parfaite d'entre elles et un entraînement adapté, l'intensité physique exigée par ce type de combat, en plus du stress intense du champ de bataille, empêche la majorité des soldats d'exécuter correctement ces méthodes, particulièrement les moins expérimentés n'étant pas bien habitués à l'uniforme. C'est probablement l'un des facteurs qui explique la surreprésentation des corps d'élite et de vétérans, futurs commandos, dans les faits d'armes au corps à corps, et qui justifie la spécialisation qui s'opère entre 1914 et 1918.

NOTES

1 On pourrait citer par exemple les travaux de François Guillet ou Jean-Noël Jeanneney, en français, ou encore Robert Nye en anglais : François Guillet, *La mort en face. Histoire du duel de la Révolution à nos jours*, Paris, Flammarion, 2008 ; Jean-Noël Jeanneney, *Le duel. Une passion française (1789-1914)*, Paris, Seuil, 2004 ; Robert A. Nye, *Masculinity and Male Codes of Honor in Modern France*, Oxford, Oxford University Press, 1993.

2 Charles Ardant du Picq, *Études sur le combat, combat antique et combat moderne*, Paris, Ivrea, 1978 [1903].

3 Élodie Cabot, « Des corps traumatisés, témoins du conflit ? La bataille du Mans, 10-13 décembre 1793 », dans Walter Bruyère-Ostells, Benoît Pouget, Michel Signoli (dir.), *Des chairs et des larmes. Combattre, souffrir*,

mourir dans les guerres de la Révolution et de l'Empire 1792-1815, Marseille, Presses universitaires de Provence, 2020, p. 26-27.

4 Henry Nimier et Edouard Laval, *Les armes blanches, leur action et leurs effets vulnérants*, Paris, Félix Alcan, 1900.

5 François Cochet et Rémy Porte (dir.), *Dictionnaire de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Robert Laffont, 2008, p. 101 ; Thierry Hardier et Jean-François Jagielski, *Combattre et mourir pendant la Grande Guerre* (1914-1925), Paris, Imago, 2001 ; Tim Ripley, *Bayonet Battle: Bayonet Warfare in the 20th Century*, Londres, Sidgwick & Jackson, 1999.

6 Stéphane Audoin-Rouzeau, *Les armes et la chair*, Paris, Armand Colin, 2009.

7 Cédric Marty, *À l'assaut ! la baïonnette dans la première guerre mondiale*, Paris, Vendémiaire, 2018.

8 Frédéric Chauviré, « Le problème de l'allure dans les charges de cavalerie du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle », *Revue historique des armées*, décembre 2007, (n° 249) [En ligne], URL : http://rha.revues.org/553 ;

Frédéric Chauviré, *La charge de cavalerie de Bayard a Seydlitz*, thèse de doctorat en histoire moderne sous la direction de Jean-Pierre Bois, soutenue en octobre 2009, université de Nantes.

9 Hervé Drévillon, *L'individu et la guerre, du chevalier Bayard au soldat inconnu*, Paris, Belin, 2013.

10 Dimitri Chavaroche, *L'extraordinaire de la guerre : le combat rapproché et le corps à corps sur le front de l'ouest pendant la Première Guerre mondiale*, thèse de doctorat en histoire à Paris I Sorbonne sous la direction de Alya Aglan et de Nicolas Offenstadt soutenue en janvier 2020.

11 *L'escrime de guerre dans l'armée française, de la Révolution à la Première Guerre mondiale : pratique et théorie du corps à corps dans la guerre moderne*, thèse de doctorat en histoire sous la direction de Philippe Poirrier et Hervé Drévillon, soutenue en novembre 2024, université de Bourgogne-Franche-Comté.

12 L'étonnante quantité de jeux de mots et d'expressions qu'amène ce sujet de recherche montre en réalité l'importance et le poids insoupçonné, peut-être même inconscient, du vocabulaire et champ lexical de l'escrime, du duel et des armes blanches dans notre culture et notre langage. Preuve s'il en est que ce n'est pas l'efficacité statistique d'un phénomène qui en mesure l'importance.

13 Et lorsque ce n'est pas le cas, on peut légitimement douter du succès de l'ouvrage. Cela concerne en général les rares textes réservés aux officiers déjà amateurs d'escrime, comme celui de J. de Saint-Martin en 1804 :

J. de Saint Martin, *L'Art de faire ses armes réduit à ses vrais principes*, Vienne, Jeanne Schrämble, 1804.

14 Les spécificités de l'escrime de guerre sont développées plus en détail dans : Ju Garry-Combet, « L'escrime de Guerre au XIX^e^ et XX^e^ siècle, des AMHE pas comme les autres », dans Olivier Dupuis et Ju Garry-Combet, (dir.), *Le sport, la mort, et le pâté en croûte*, Lille, Mars & Sol, 2026, p. 106. URL : https://solstices-project.com/produit/pdf-le-sport-la-mort-et-le-pate-en-croute.

15 Sur le site de la Fédération française d'escrime, URL : https://www.ffescrime.fr/wp-content/uploads/2023/08/GLOSSAIRE-ESCRIME-SPORTIVE-octobre-2022.pdf.

16 Comme l'explique le commandant Dérué, l'une des grandes figures de l'école d'escrime militaire du ministère de la Guerre, à Joinville-le-Pont, dans un ouvrage consacré à ce sujet : François Jules Dérué, *L'escrime dans l'armée*, Paris, Quantin, 1888.

17 Voir par exemple l'article résumant ce type d'approche de Blandine Bril : Blandine Bril, « Description du geste technique : Quelles méthodes ? », *Techniques & Culture*, n° 54-55, 2010, https://doi.org/10.4000/tc.5001.

18 Audrey Tuaillon Demésy, « Pratiquer les AMHE aujourd'hui : entre reconstitution, expérimentation et innovation », *e-Phaïstos*, n° IV-1, 2015, https://doi.org/10.4000/ephaistos.669.

19 Il est important de préciser que la discipline n'est pas la création d'Anglo, il s'agit plutôt d'un ensemble de pratiques issues des milieux de la reconstitution historique costumée, dont il a saisi, défini puis présenté les intérêts historiques. Sydney Anglo, *The Martial Arts of Renaissance Europe*, New Haven, Yale University Press, 2000.

20 Fabrice Cognot, *L'armement médiéval. Les armes blanches dans les collections bourguignonnes. x^e^-xv^e^ siècles*, thèse de doctorat en archéologie sous la direction de Paul Benoit, soutenue le 29 mars 2013, université Paris 1 ; Fabrice Cognot (dir.), *Maîtres et techniques de combat à la fin du Moyen Âge et au début de la Renaissance*, Paris, Association pour l'édition et la diffusion des études historiques, 2006 ; Pierre-Henry Bas, *Le combat à la fin du Moyen Âge et dans la première modernité : théories et pratiques*, thèse

de doctorat en histoire sous la direction de Bertrand Schnerb, soutenue le 28 novembre 2015, université Lille 3 ; Gilles Martinez, *Des gestes pour combattre. Recherches et expérimentations sur le combat chevaleresque à l'époque féodale : l'exemple du Roman de Jaufré (Paris, BnF, ms. fr. 2164)*, thèse de doctorat en histoire sous la direction de Daniel Le Blévec et de Martín Alvira Cabre, soutenue le 26 juin 2018, université Montpellier 3 ; Pierre-Alexandre Chaize, *Les arts martiaux de l'Occident médiéval : comment s'écrit et se transmet un savoir gestuel à la fin du Moyen Âge*, thèse de doctorat en histoire sous la direction de Bruno Laurioux, soutenue le 30 septembre 2016, Université Paris-Saclay Panthéon Sorbonne.

21 Voir notamment Daniel Jaquet, *Combattre en armure à la fin du Moyen Âge et au début de la Renaissance d'après les livres de combat*, thèse de doctorat en histoire sous la direction de Franco Marenzoni, soutenue le 23 décembre 2013, université de Genève ; *L'art chevaleresque du combat, le maniement des armes à travers les livres de combat (XIVe-XVIe siècles)*, Neuchâtel, Alphil, 2012 ; *En garde ! Le maniement des armes à travers les âges*, Neuchâtel, Alphil, 2019.

22 Voir notamment Stéphane Salvan, Florence Maqueda, Charles Pontonnier, « Un exemple d'archéologie du geste martial : les guerriers de Paestum », *Armes et Guerriers*, n° S3078, 2022.

23 Mes deux ouvrages respectivement consacrés à l'escrime à la baïonnette et à l'escrime au sabre abordent en détail les problématiques relatives aux simulateurs pour ces deux armes, plus qu'il serait pertinent de le faire ici. Ju Garry-Combet, *La baïonnette, histoire d'une escrime de guerre*, Paris, L'œil d'or, 2016 et *Combattre au sabre dans l'armée française XIXe-XXe siècle*, Brazey-en-plaine, Édition du Brevail, 2020 (ouvrages publiés sous mes anciens nom et prénom).

24 Un assaut en escrime est un exercice d'application à vitesse réelle des techniques apprises, entre deux partenaires. Il a lieu généralement avec des armes sécurisées, que l'on nomme aussi « simulateurs », des protections corporelles plus ou moins légères et se déroule le plus souvent sous la supervision d'un tiers, maître d'armes (en escrime olympique), instructeur, arbitre ou, dans notre cas particulier, expérimentateur d'AMHE.

25 Néologisme employé dans le milieu de l'escrime pour désigner les pratiquants de l'escrime à la baïonette.

26 Avant que la crise du Covid ne mette subitement fin à nos activités et ne force William à déménager.

27 Notamment : Frédéric Chauviré & Bertrand Fonck (dir.), *L'âge d'or de la cavalerie*, Paris, Gallimard, 2015 ; Daniel Roche, (dir.), *Le cheval et la guerre, du xv^e^ au xx^e^ siècle*, Paris, Association pour l'académie d'art équestre de Versailles, 2002.

28 Le nom d'écuyer est utilisé pour désigner les cavaliers maîtrisant le mieux l'art équestre et qui généralement l'enseignent à des élèves.

29 Ce que les spécialistes de l'histoire de l'équitation font déjà très bien. Voir notamment Daniel Roche, *La culture équestre de l'Occident, xvi^e^-xix^e^ siècle. L'ombre du cheval. Tome III. Connaissance et passion*, Fayard, Paris, 2015, ou en plus concis l'article de Jean-Pierre Digard, « Équitation militaire et équitation académique : histoire et enseignement d'un antagonisme pluriséculaire », dans Daniel Roche, (dir.), *Le cheval et la guerre*, *op. cit.*, p.95

30 Frédéric Chauviré, *La charge de cavalerie de Bayard a Seydlitz*, *op. cit.*

31 Antoine Charles Étienne Paul, comte de la Roche-Aymon, *Des troupes légères, ou Réflexion sur l'organisation, l'instruction et la tactique de l'infanterie et de la cavalerie légère*, Paris, Magimel, Anselin et Pochard, 1817.

32 Ces événements sont consacrés à l'histoire du combat à cheval. Un article résumait la première édition en 2016 : « Aisne : Un stage international d'arts martiaux à cheval jusque dimanche à Barisis », *L'Ardenais*, 12 août 2016, https://www.lardennais.fr/art/783131/article/2016-08-12/aisne-un-stage-international-d-arts-martiaux-a-cheval-jusque-dimanche-a-barisis.

33 L'expérience requiert un budget important qui n'était pas à ma disposition, l'uniforme reconstitué représente un coût d'environ 1 500 € par personne (pour être à la bonne taille), le simulateur utilisé, produit chez Black Armory, coûte 150 € et un fusil d'époque entre 1 000 et 2 000 € selon les modèles. La location du matériel de mesure en laboratoire et des techniciens compétents pour l'utiliser peut là encore représenter un budget conséquent, selon les laboratoires.

34 Augustin Chambon, *Du sabre à pied. Conseils pratiques sur son emploi en campagne*, Paris, Henri Charles-Lavauzelle, 1911, https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3209276/f1.item.texteImage.

35 Alexandre Müller, *Maniement de la baïonnette, appliqué à l'attaque et à la défense de l'infanterie*, Paris, Moreau, 1828.

ABSTRACTS

Français

Cet article explore la place et la compréhension de l'escrime militaire du XVIIIe au début du XXe siècle, longtemps négligée par l'historiographie. S'appuyant sur un vaste corpus d'environ 150 manuels militaires (1789-1920), cet article trace un panorama de la diversité des pratiques : escrime à la baïonnette, au sabre (à pied ou à cheval), à la lance, ou encore exercices gymniques préparatoires comme la canne. Ces méthodes, conçues pour des soldats peu formés, privilégient des gestes simples, brefs et polyvalents. Cependant, leur étude purement textuelle se heurte à des limites : les auteurs sont partiaux, les témoignages de combat rares et les choix officiels souvent autant pédagogiques que politiques. Les recherches présentées ici ont ainsi adopté une approche expérimentale fondée sur la reconstitution gestuelle inspirée des arts martiaux historiques européens (AMHE). Ces phases de mise en pratique ont consisté à reproduire les gestes décrits dans les manuels (à pied, en salle d'armes, puis à cheval) grâce à des simulateurs d'armes, en respectant la sécurité et en observant les réactions corporelles (équilibre, fatigue, efficacité). Ces essais révèlent les forces et les faiblesses des différentes méthodes : certaines se montrent réalistes et fonctionnelles, d'autres inapplicables ou réservées à des escrimeurs experts. La pratique à cheval exige des adaptations spécifiques, à commencer par un compromis entre capacités actuelles des chevaux et des cavaliers et proximité avec l'équitation militaire de l'époque. Une troisième phase d'expérimentation a été menée à l'institut Marey de Dijon : elle apporte des données chiffrées sur l'impact physiologique du port de l'uniforme et du maniement réel d'un fusil Chassepot lors de la pratique de l'escrime à la baïonnette. Les résultats mettent en évidence une augmentation nette de l'effort ressenti et de la fatigue musculaire, confirmant que les conditions réelles rendaient ces gestes bien plus éprouvants qu'à l'entraînement. Ces travaux démontrent que la compréhension des techniques d'escrime de guerre gagne à passer par la pratique incarnée : cela permet d'évaluer la faisabilité, la pertinence et l'efficacité des gestes historiques. L'archéologie expérimentale, en redonnant chair à ces escrimes oubliées, découvre donc plus qu'un art du geste, elle est un laboratoire sensoriel croisant le culturel, où s'expriment la matérialité de la guerre et de la formation du soldat.

English

This article examines the place and meaning of military fencing from the eighteenth to the early twentieth century – a field long overlooked by military historiography. Drawing on a corpus of around 150 military manuals (1789–1920), this study offers an overview of the diversity of practices: bayonet fencing, sabre fencing on foot and on horseback, lance techniques, and preparatory exercises such as cane fighting. Designed for soldiers with limited training, these methods favoured short, direct, and versatile

movements. A purely textual approach, however, proves insufficient. The authors of these manuals were often biased, eyewitness accounts of hand-to-hand combat are rare, and official regulations were shaped as much by pedagogy as by politics. This research thus adopts an experimental and embodied methodology inspired by Historical European Martial Arts (HEMA). The experiments involved reenacting the gestures described in historical sources – first on foot, then on horseback – using safe weapon simulators to analyse balance, fatigue, and technical efficiency. These tests revealed which methods were realistic, which were overly complex, and which required expertise beyond the reach of most soldiers. Work on horseback demanded additional adjustments to balance historical accuracy with the practical abilities of today's horses and riders. A third phase was conducted at the Marey Institute (Dijon) to measure the physiological effects of wearing a full period uniform and handling an actual Chassepot rifle. The results clearly show increased effort and muscular fatigue, confirming that while these techniques were viable in training, their execution under real combat conditions was considerably more taxing. Ultimately, this study demonstrates that understanding military fencing requires embodied experimentation. Experimental archaeology, by bringing these forgotten practices back to life, reveals more than the art of movement: it becomes a sensorial and cultural laboratory, where the materiality of war and the making of the soldier meet.

INDEX

Mots-clés
escrime, AMHE, sabre, baïonnette, xixe siècle, arts et sciences militaires, cavalerie, combat corps à corps

Keywords
fencing, HEMA, sabre, bayonet, 19th century, military art and science, cavalry, hand to hand fighting

AUTHOR

Ju Garry-Combet
Laboratoire LIR3S UMR 7366 CNRS, université Bourgogne Europe
IDREF : https://www.idref.fr/197721370
ISNI : http://www.isni.org/0000000464127377